

Cahiers d’études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien

22 | 1996
Arabes et Iraniens

Méditerranée arabe, Asie musulmane, où passe la frontière?

Thierry BIANQUIS



Édition électronique
URL : http://cemoti.revues.org/134
ISSN : 1777-5396

Éditeur
AFEMOTI

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 1996
ISSN : 0764-9878

Référence électronique
Thierry BIANQUIS, « Méditerranée arabe, Asie musulmane, où passe la frontière? », *Cahiers d’études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 22 | 1996, mis en ligne le 04 mars 2005, consulté le 15 février 2017. URL : http://cemoti.revues.org/134

Méditerranée arabe, Asie musulmane, où passe la frontière?

Thierry BIANQUIS

1 Définir un espace par la langue qui s'y parle ou par la religion qui s'y pratique n'est guère légitime, c'est pourtant une pratique courante. Ainsi la Ligue Arabe rassemble tous les Etats dont la langue officielle est l'arabe et effectivement l'observateur décèle aisément un sentiment d'identité et de solidarité liant les habitants de ces pays. Cet ensemble arabe, abritant des minorités chrétiennes parfois importantes, est majoritairement de religion musulmane. Pourtant, dans l'usage courant, la locution "Asie musulmane" fait normalement référence aux contrées non-arabophones.

2 Cette amphibologie du vocabulaire géopolitique met en évidence l'existence, dans l'espace occupé par les nations islamiques, de sous-ensembles fortement différenciés. Ce sont quelques réflexions sur les fondements historiques, lointains ou proches, des frontières étatiques et des limites non-institutionnelles qui découpent le Moyen-Orient musulman que cet article voudrait présenter.

Le Moyen-Orient et ses divisions

3 Les pays arabes les plus peuplés sont, à l'exception de l'Iraq, riverains de la Méditerranée, dont ils occupent la moitié sud et est du littoral. L'Iraq, la Jordanie, le Koweït, les Etats du Golfe, l'Arabie Saoudite, le Yémen, le Soudan, le Tchad et la Mauritanie, sans contact direct avec cette mer, sont pourtant tous voisins ou proches d'un Etat méditerranéen. A part le cas particulier de la péninsule Arabique et du Golfe, quatre Etats arabes, l'Iraq, la Syrie, le Liban, la Jordanie et un Etat en gestation, la Palestine, relèvent pleinement du continent asiatique.

4 Le reste de l'Asie occidentale et centrale est majoritairement habité par des populations pratiquant la religion musulmane et non arabophones. La frontière entre la Méditerranée arabe et cette Asie musulmane non-arabophone est très nettement délimitée par les systèmes montagneux élevés du Taurus, entre Syrie et Turquie, et du Zagros, entre Iraq et Iran. Deux zones de conflit actuellement en activité, celle habitée majoritairement par des Kurdes au nord de l'Iraq, entre Taurus et Zagros, et celle habitée majoritairement par

des chi'ites au sud de l'Iraq, entre Zagros et Golfe, montrent que sur le terrain, le tracé de cette frontière peut être remis en cause.

5 Le champ géographique analysé dans ce travail est arbitrairement restreint au "grand" Moyen-Orient, c'est-à-dire à l'espace majoritairement musulman, arabophone, turcophone ou iranophone, compris entre Mer d'Aral, Mer Caspienne, Mer Noire, Mer Egée, Méditerranée centrale, Mer Rouge, Océan Indien et Afghanistan, espace qui regroupe l'Asie Occidentale, la Méditerranée Orientale et l'Egypte africaine.

6 L'interrogation concernera les péripéties qui ont amené à l'intérieur de ce vaste Moyen-Orient musulman, les délimitations successives des espaces arabophones et non-arabophones, principalement turcophones ou iranophones, de même que la séparation progressive des espaces sunnites et chi'ites. Ces frontières ont-elles suivi ou auraient-elles pu suivre d'autres tracés, quelles oppositions fondamentales dissimulent-elles? A côté de ces frontières connues de tous, l'analyse historique met en évidence d'autres fractures, actuellement dissimulées, mais tout aussi réelles, qui divisent ces vastes étendues en sous-espaces plus homogènes, souvent très hostiles envers leurs voisins.

7 Les failles, délimitant des blocs homogènes et séparant des couples d'opposition, s'expliquent tout d'abord par les événements complexes qui ont affecté le Moyen-Orient depuis le début des temps historiques jusqu'à la naissance de l'islam, puis par les étapes très contrastées des conquêtes islamiques qui se sont succédé du VIIe au XVIIIe siècles. Parallèlement à celles-ci et liées à elles, des oppositions internes à l'islam, apparues dès la mort du prophète Muhammad et régulièrement aggravées par la suite, ont provoqué la formation, entre le XIIIe et le XVIIe siècles, de grands ensembles musulmans, indépendants les uns des autres, qui se sont parfois affrontés militairement.

L’orient avant l'islamSystème binaire ou système ternaire

8 Avant l'hégire, 622 après J.-C., deux types de regroupements politiques ont prévalu à tour de rôle au Moyen-Orient.

9 Le premier dispositif, le plus fréquemment observé, est binaire; il oppose un Empire continental ouest-asiatique, couvrant en gros l'Iran et l'Iraq actuels, à un Empire ou à un système pluri-étatique maritime, méditerranéen. Ce type de confrontation a fonctionné d'une manière presque continue, pendant près de treize siècles, du sixième siècle avant J. C. au septième siècle après.

10 L'Empire asiatique a été, tour à tour, celui des Perses achéménides, des environs de 550 à 330 avant J. C., puis après l'intermède d'Alexandre et des Etats hellénistiques, celui des Parthes arsacides qui s'établit selon les régions, entre 250 et 123 avant J. C. et dura jusqu'à 224 après J.-C., et enfin, celui des Perses sassanides, de 224 à 652. Ces puissants empires eurent souvent plusieurs capitales simultanées, en général l'une d'entre elles était installée dans le Bas Iraq, d'expression sémitique, et une autre, sur le plateau iranien d'expression indo-européenne.

11 En Méditerranée orientale, à ces époques, le pouvoir fut tenu successivement par les Grecs et leur marine, par les Etats hellénistiques, par l'Empire romain (cette fois dans l'ensemble de la Méditerranée), auquel succéda l'Empire byzantin.

12 Les relations entre ces deux Etats ou groupes d'Etats, l'asiatique et le méditerranéen, ont été à peu près continuellement conflictuelles. Les guerres furent particulièrement acharnées et fréquentes du 1er siècle avant J.-C. au septième siècle après. La frontière militaire les séparant a pu varier mais, le plus souvent, elle suivait la vallée de l'Euphrate

moyen. En Syrie, les traces du *limes* romain et les gigantesques citadelles de Ruséfa, de Halabia et de Doura Europos, en témoignent encore.

13 Dans ce dispositif binaire, l'espace syrien, c'est-à-dire les terres utiles à l'est de la Méditerranée, était rattaché à l'Empire méditerranéen et contrôlait les voies allant de la mer à la frontière militaire sur l'Euphrate, alors que la moyenne et la basse Mésopotamie, l'Iraq actuelle, relevaient normalement de l'Empire asiatique. Quant à la haute Mésopotamie ou Jazîra, région aujourd'hui tout à la fois, kurdophone, arabophone et turcophone, elle fut avec l'Arménie, l'enjeu de combats constants, relevant successivement d'un camp, puis de l'autre.

14 Autonomie de la Syrie en période ternaire

15 Le second dispositif, effectif pendant des périodes plus courtes, est ternaire; il voit un centre de pouvoir installé sur le Tigre et l'Euphrate en Mésopotamie, un autre sur le Nil en Egypte, et un troisième, rival des deux premiers, en général militairement plus efficace, sinon plus agressif, à l'affût en Anatolie et sur la Mer Egée.

16 Cette configuration ternaire qui avait prévalu avant l'apparition de puissances maritimes en Méditerranée au douzième siècle avant J.-C, réapparut vers l'an mil de notre ère. Contrairement au cas précédent, un tel dispositif offre à la Syrie littorale et centrale l'opportunité de se développer d'une façon relativement autonome, en jouant de ses liens avec chacune de ces trois puissances, même si le sud de la province a tendance à s'aligner sur l'Egypte et le nord à se rapprocher soit du pouvoir iraqien, soit du pouvoir anatolien.

17 Une contrée, l'Egypte, connut un destin exceptionnel. Après avoir joué le premier rôle en Méditerranée orientale pendant trois millénaires, elle cessa d'exercer une souveraineté politique réelle vers 525 avant J.-C. Elle recouvra celle-ci sous les Ptolémées, de 312 à 30 avant J. C. Elle ne devait retrouver une capitale à part entière sur son sol qu'avec la fondation du Caire en 969 après J.-C. Mais, à son tour, le Caire perdit en 1171 son dernier souverain arabe et en 1517 son rôle de capitale autonome. L'Egypte demeura gouvernée par des non-Égyptiens jusqu'en 1952.

Une guerre permanente mais des liens étroits

18 Les confrontations armées entre Empire méditerranéen et Empire asiatique ont occupé la plus grande partie des six siècles qui ont précédé la conquête islamique, pourtant les frontières militaires de l'Euphrate moyen demeuraient perméables et les échanges, commerciaux et culturels, entre les deux ensembles, continus. Les fresques de la synagogue de Doura Europos, conservées au Musée de Damas, montrent des personnages habillés successivement en Parthes puis, après avoir franchi l'Euphrate, en Grecs.

19 Si l'espace central du Moyen-Orient, Mésopotamie-steppe-Syrie, fut en général partagé entre des pouvoirs situés loin au-delà de ses marges, il joua globalement un rôle majeur dans la production culturelle dominant dans les grands empires. En effet, les sédentaires comme les nomades, pratiquant une langue sémitique, vivant en Mésopotamie, en Syrie et dans les espaces steppiques ou désertiques s'étendant de la Jazîra au Yémen, ont constamment entretenu des relations avec ces deux empires. Commerçants ou administrateurs, ils ont élaboré le premier alphabet phonétique réduit à moins de trente signes, d'usage pratique pour des idiomes différents. Ainsi, les Sassanides, pourtant d'expression indo-européenne, ont utilisé l'araméen, un idiome sémitique, pour leur commerce et leur administration.

20 Le concept du divin élaboré par des peuples de langue sémitique a contaminé autant la religion romaine que le zoroastrisme. Le judaïsme, qui reprenait un héritage

mésopotamien ancien, puis le christianisme ont diffusé dans les deux empires des modèles de foi et de piété forgés par ces populations. Le sacrifice demandé par un Dieu unique à Abraham/Ebréham suivi par la substitution d'un animal à une victime enfantine, mythe central pour le judaïsme, le christianisme et l'islam, témoigne d'une très ancienne révolution religieuse sémitique, rejetant le sacrifice humain et ouvrant la voie au monothéisme.

Dernier et violent affrontement contemporain de l'hégire

21 Entre 610 et 632 après J.-C., à l'époque traditionnellement reconnue pour être celle de la prédication muhammadienne, l'Empire byzantin et l'Empire sassanide se livraient une guerre d'une violence rare. En 626, Constantinople fut sur le point d'être prise par les Perses qui avaient déjà conquis l'Egypte, la Syrie et la majeure partie de l'Anatolie byzantines, et qui s'étaient alliés à des tribus venues de la steppe au nord de la Mer Noire. Grâce à un effort militaire peu ordinaire, le Basileus byzantin Héraclius retourna la situation, réoccupa les provinces perdues. Il réussit même, en 628, à s'emparer de Ctésiphon en Basse Mésopotamie, une des capitales sassanides, et à mettre ainsi un terme à la résistance des Asiatiques. Byzance, à la tête de l'Empire méditerranéen, était sauvée, l'Egypte et la Syrie byzantines, récupérées, mais les deux adversaires chancelaient.

22 Ils furent alors tous deux confrontés à l'attaque des tribus arabes, surgies de la péninsule. En vingt-deux ans, de 635 à 657, la Syrie et l'Egypte byzantines, l'Iraq et l'Iran sassanides, plus l'Arménie et une partie du Caucase, tombaient entre les mains des musulmans. L'Etat sassanide, l'ancien Empire asiatique, disparut définitivement. Quant au byzantin Héraclius, qui avait montré son sang froid et sa maîtrise militaire face à la redoutable armée sassanide, il ne sut pas affronter efficacement des bédouins qui ne respectaient aucune des traditions du combat de cavalerie. Il fut donc contraint d'abandonner les deux provinces les plus riches de son Empire, l'Egypte et la Syrie, ainsi que l'Arménie, et put simplement préserver l'Anatolie occidentale et les Balkans et conserver provisoirement à Byzance des territoires en Afrique du Nord, en Espagne et en Italie.

Une nouvelle frontière sur le Taurus

23 Les conquêtes de l'Iraq et de la Syrie par les Arabes furent simultanées et l'Euphrate perdit son rôle millénaire de frontière. La steppe iraqo-syrienne fut considérée par les géographes arabes comme l'espace central du monde musulman, la tête d'un oiseau dont le coeur était le Hedjaz et dont les ailes s'étendaient, l'une, jusqu'à l'Atlantique, l'autre, jusqu'aux confins de l'Inde et de la Chine. La menace n'était plus à l'est de la Syrie, ou à l'ouest de l'Iraq, mais au nord de ces deux provinces, désormais rassemblées par l'islam et la langue arabe. Pour faire face à Byzance, l'Amanus, le Taurus et la Cilicie formèrent la région militaire des villes-garnisons, *al-awâsim* et des places-fortifiées, *al-thughûr.*

Les conquêtes islamiques

24 La diffusion de l'islam de l'Asie centrale à l'Atlantique et l'acculturation à la langue arabe des populations vivant entre le Zagros et la Mauritanie sont deux phénomènes parallèles, mais distincts.

La première conquête, 635-735, terres arabisées

25 La conquête arabe commença sous le deuxième calife, 'Umar, en 635 de notre ère. Après un début fulgurant de 635 à 657, elle se poursuivit sur un rythme plus mesuré après 661, grâce à l'adjonction aux tribus arabes de troupes de nouveaux convertis iraniens ou berbères, et elle s'acheva autour de 735-740, environ un siècle après son début.

26 Tout ce que nous désignons aujourd'hui sous l'expression "monde arabe" fut concerné par ce premier mouvement, excepté ce qui est situé, plus loin de la Méditerranée, en dehors de l'ancien Empire byzantin, c'est-à-dire les territoires se trouvant au sud d'Assouan, au sud de la Libye et au sud des hauts plateaux de l'Afrique du Nord, qui furent islamisés et arabisés plus récemment.

27 A part la péninsule ibérique, les terres situées à l'ouest du Zagros, conquises pendant le premier siècle islamique, pratiquaient majoritairement avant la conquête soit une langue sémitique, araméen-syriaque, sud-arabique, amharique, soit une langue relevant d'un système linguistique ayant des affinités avec le système sémitique comme le copte et le berbère. Le grec à l'Est, le latin à l'Ouest étaient la langue d'une élite qui soit se convertit à l'islam, soit quitta le pays lors de la conquête. En quelques siècles, les populations indigènes adoptèrent toutes l'arabe comme seule langue de culture écrite et pour certaines comme langue domestique, et cela fut vrai même pour les Chrétiens et les Juifs qui demeuraient très nombreux en Iraq, en Syrie et en Egypte.

28 Cette arabisation atteignit en outre des territoires européens, notamment la quasi totalité de la péninsule ibérique. Le sud de la France actuelle fut momentanément occupé mais sans doute jamais arabisé. Plus tard, Chypre et la Crête, une partie de la Sicile, furent rattachées au monde arabe pendant de longues périodes. Excepté à Malte, l'arabe n'est plus pratiqué dans aucune de ces contrées européennes qui, toutes, sont retournées au christianisme, sauf, partiellement, Chypre.

La première conquête, terres islamisées mais non arabisées

29 En dehors de ce domaine occidental, arabisé linguistiquement, l'islam avait conquis en Orient, pendant le même siècle, un autre territoire, plus vaste, comprenant des terres situées soit au nord de la Jazîra, une large partie de l'Arménie et du Caucase, soit à l'est du Zagros, l'Iran, la Transoxiane et l'Afghanistan. L'arabe devint dans ces régions, langue du culte et de culture écrite, pourtant les langues locales, indo-européennes, caucasiennes ou turco-magyares résistèrent mieux, demeurant langues domestiques et de culture orale. Elles devaient peu à peu réapparaître au niveau de l'écrit littéraire ou savant, ayant préservé leur morphologie et leur syntaxe traditionnelles, mais demeurant redevables à l'arabe de leur alphabet comme de la plus grande part de leur terminologie conceptuelle.

30 Une communauté nationale, les Arméniens, put même conserver sa religion, sa structure sociale, son autonomie politique, sa langue et son alphabet, sous condition de reconnaître sa vassalité envers le Califat, de verser à celui-ci un tribut et de lui fournir une cavalerie de guerre. D'une manière générale, dans ce monde non arabisé, les identités locales résistèrent mieux qu'en Occident et des ensembles, nombreux et de taille réduite, se reconstituèrent autour de centres anciens réactivés.

31 Ce second territoire, largement islamisé mais non arabisé en profondeur, ne correspondait pas exactement aux limites de l'ancien Empire asiatique dont nous avons parlé plus haut. En effet, la basse et la moyenne Mésopotamie, ainsi qu'une partie de la haute Mésopotamie, sièges de capitales traditionnelles de cet Empire oriental, mais majoritairement de langue sémitique avant l'islam, s'arabisèrent du fait de l'installation de nombreuses tribus originaires de la péninsule alors que les tribus arabes, moins nombreuses, installées au Khurâsân iranien, adoptèrent en moins d'un sicle des dialectes perses. La frontière linguistique ne suivait donc plus le cours de l'Euphrate, frontière politique traditionnelle des deux empires, mais se trouvait repoussée à l'est de l'Iraq, au

pied du Zagros. Ainsi, dès la conquête, le statut de l'Iraq, ancienne province de l'Empire asiatique, mais arabisée comme la Syrie méditerranéenne, fut exceptionnel.

La première vague de conquêtes s'affaiblit avant 750

32 Les historiens actuels ne sont pas d'accord pour expliquer la pause qui affecta la conquête islamique après 735-740. Certains privilégient des causes internes, Empire arabe trop vaste, insuffisance des effectifs militaires, tribus arabes, une fois enrichies ou casées, se détournant du *djihâd*.

33 D'autres historiens, analysant le passé préislamique des pays annexés, font ressortir que la conquête fut facile tant qu'elle concerna des territoires à peuplement hétérogène, où préexistaient de fortes oppositions entre plaines et montagnes, entre villes et campagnes, entre administrateurs et administrés, entre ethnies, entre choix culturels, langues, religions ou interprétations contradictoires de la même religion. A l'inverse, cette conquête ne put venir à bout de régions plus homogènes, Anatolie byzantine chalcédonienne d'expression grecque, steppes turques au nord-est du Caucase, Nubie chrétienne au sud d'Assouan, Gaule mérovingienne catholique au nord des Pyrénées. Cela expliquerait également la difficile mise au pas, en quarante ans, des provinces berbères, au coeur de l'Afrique du Nord. Acceptable pour ce qui est à l'ouest de l'Iran, cette explication ne rend pas compte de l'arrêt des conquêtes à l'est de cette contrée.

34 D'autres encore font ressortir que les Arabes, endogames, prêchant une religion maintenant la femme sous la tutelle de l'homme, rencontrèrent peu de succès chaque fois qu'ils s'aventurèrent au milieu de populations très fermement exogames, où la femme jouissait d'une grande autonomie et d'une certaine égalité de statut, comme c'était le cas chez les Francs ou chez les Slaves. D'autres, enfin, voient une antinomie entre conquête islamique et climat tempéré ou paysage forestier. Aucun des arguments avancés ne semble convaincant pour l'instant.

35 Cependant, du milieu du VIIIe siècle à l'an mil l'espace musulman continua à s'étendre à un rythme très ralenti, au sud du Maghreb, à l'est de l'Iran, en Transoxiane, en Afghanistan et en Asie centrale; la conquête du nord de l'Inde fut préparée. Au contraire, en Europe, très vite les musulmans furent sur la défensive. En France, dès la fin du VIIIe siècle, le retrait arabe était total, au siècle suivant, il était déjà important dans la péninsule ibérique. Mais cela ne changea pas en profondeur la situation décrite plus haut.

La seconde conquête islamique

36 Commencée juste après l'an mil, la seconde vague de conquêtes musulmanes, menées principalement par des combattants turcs et auxquelles les Arabes ne participèrent pas activement, déferla avec puissance jusqu'à la fin du XIe siècle. Elle se continua par la suite, par poussées successives et ne s'acheva guère qu'au début du XVIIIe siècle quand les Ottomans renoncèrent définitivement à prendre Vienne. Toutes les terres islamisées par la force lors de cette longue période sont encore musulmanes aujourd'hui sauf la quasi totalité de celles situées sur le continent européen, ainsi qu'une partie des terres asiatiques, annexées entre le XVIe et le XXe siècle à l'Empire russe.

37 La seconde conquête islamique concerna dans un premier temps l'Asie centrale et l'Inde du Nord. Les Ghaznévides, des Turcs, esclaves militaires gouvernant l'Afghanistan pour le compte de princes musulmans iraniens de Transoxiane, dont ils s'étaient affranchis, en furent les auteurs autour de l'an mil. Puis, à partir de 1030, les Saljoucides, des Turcs libres, convertis à l'islam sunnite, précédés par des nomades turcomans, déferlèrent en Iran, en Arménie, en Azerbaïdjan, en haute Mésopotamie et en Iraq, puis en Anatolie

byzantine, certains revinrent sur la Syrie. En 1071, à Mantzikert, le Sultan saljoucide Alp Arslan détruisait une puissante armée byzantine, faisant prisonnier le basileus romain Diogène. Les armées de Constantinople renonçaient définitivement à intervenir en Arménie, en Jazîra et en Anatolie orientale.

38 Dans la seconde moitié du XIe siècle, tous les pouvoirs civils arabes furent balayés en Asie par des militaires turcs, sultans saljoucides ou officiers délégués par ceux-ci, militaires rebelles ou chefs turcomans indépendants. Pendant deux siècles, des officiers turcs ou kurdes, les uns et les autres d'ascendance libre, se taillèrent des domaines de dimension variée, qu'ils regroupèrent en sultanats puissants ou re-divisèrent en principautés locales selon les circonstances.

Les grands Saljoucides rassemblent Iraq et Iran

39 Le puissant sultanat saljoucide avait imposé en 1055 sa tutelle sur le califat 'abbâsside de Bagdad et avait rassemblé sous son pouvoir l'Iran, l'Iraq, la majeure partie de la Jazîra, de l'Arménie et de l'Afghanistan. Pourtant, affaibli après la mort de Malik Shah en 1092 par des luttes internes pour la succession, il dut tolérer la sécession de l'Anatolie et ne parvint jamais à s'imposer durablement en Syrie. La présence des Croisés en Palestine à partir de 1099 lui interdit de mener à terme son projet de ramener l'Egypte fatimide ismâ'îlienne dans le giron du califat sunnite de Bagdad.

40 L'arrivée des Croisés à Jérusalem en 1099 eut une autre conséquence: elle imposa une pause provisoire au processus évident depuis 870, et sur lequel nous reviendrons plus loin, de rapprochement entre la Syrie et l'Egypte. La prise de pouvoir au Caire par Salah al-Dîn/Saladin en 1171, puis son installation à Damas en 1174 accélérèrent à nouveau le processus de rapprochement entre ces deux provinces. Pendant le XIIe siècle et la première moitié du XIIIe, surtout préoccupée de lutter contre les Croisés, la Syrie se détacha presque définitivement de l'Iraq car le pouvoir central saljoucide, concentrant ses efforts sur la Mésopotamie, la Jazîra, le Caucase et le plateau iranien, ne participa pas activement au *jihâd* contre les Francs.

L'Anatolie devient turque

41 L'Anatolie constitua à la fin du XIe siècle un cas particulier. Ces vieilles terres chrétiennes, soit byzantines habitées par des Grecs fidèles du patriarcat chalcédonien de Constantinople, soit arméniennes habitées par des chalcédoniens ou des grégoriens, n'avaient, avant l'an mil, jamais été arabisées pour de longues périodes. Elles furent envahies par des Turcomans et par des soldats saljoucides, fraîchement convertis à l'islam, qui exterminèrent ou expulsèrent vers les territoires demeurés byzantins la plupart des populations chrétiennes paysannes ou urbaines. D'autres groupes chrétiens se convertirent et adoptèrent la langue turque. Des paysans chrétiens conservèrent leur religion et se virent reconnaître le statut de *dhîmmi.* Les nouveaux arrivants conservèrent un mode de vie semi-nomade ainsi que leur idiome turc. Ils usaient plus volontiers du persan que de l'arabe comme langue de culture. Deux Etats, le sultanat saljoucide de Rûm à Konya et la principauté danishmendite de Sivas, structurèrent ces territoires, affirmant leur indépendance tant face à l'Empire byzantin que face aux grands Saljoucides d'Iran à qui ils refusèrent toute allégeance. Des réfugiés purent créer en Cilicie, sur le littoral de la Méditerranée, l'Etat de petite Arménie, dernier établissement chrétien en Orient, qui ne devait disparaître qu'en 1375.

42 Ainsi se dessina voici neuf siècles sur le Taurus une nouvelle frontière entre un espace musulman d'expression turque au nord-ouest et un espace musulman d'expression arabe, dominé par des militaires turcs ou kurdes, au sud-est. C'est pourquoi l'architecture

religieuse anatolienne d'époque saljoucide renvoie davantage à la tradition turque, plan circulaire comme celui de la yourte, motifs décoratifs évoquant les tapis, ou à la tradition chrétienne arménienne et syrienne du traitement de la pierre et à la tradition byzantine des absides à arcatures aveugles, qu'à la tradition musulmane arabe d'Iraq ou de Syrie. En 1176, à peine plus d'un siècle après Mantzikert, le basileus Manuel, à la tête d'une énorme armée qu'il croyait conduire à la conquête de Konya, subit à Myrioképhalon une défaite écrasante face aux Saljoucides de Rûm. Byzance était désormais éliminée d'Anatolie centrale et n'était qu'une puissance mineure à la merci des Turcs et des Croisés. Dans leurs écrits, ces derniers désignaient dès cette époque l'Anatolie sous le vocable Turchia/ Turquie.

Les invasions mongoles

43 Les Mongols, peuple chamaniste apparenté aux Turcs, originaire de la steppe, au sud du Lac Baïkal, se regroupèrent dans les premières années du XIIIe siècle, derrière Genghis Khân. Celui-ci conquit la Chine du Nord à partir de 1215, puis de 1219 à 1223, il se tourna vers l'Asie musulmane non arabophone. Après sa mort en 1227, la conquête de la Chine du Nord fut achevée et parallèlement la conquête de l'Asie musulmane non-arabophone, Azerbaïdjan, Arménie, Géorgie, une partie de l'Anatolie, se poursuivit de 1231 à 1243. En 1243, les Saljoucides de Rûm, vaincus à Köse Dagh, se reconnurent les vassaux des Mongols. L'état saljoucide devait connaître une longue décadence jusqu'à sa disparition en 1302, après plus de deux siècles d'existence.

44 De 1236 à 1241, une armée mongole avait également traversé la steppe russe, puis l'Europe orientale, Pologne et Hongrie actuelles, conquêtes sans lendemain, sauf pour la région s'étendant de la basse Volga à la mer d'Azov, qui vit s'installer durablement un pouvoir mongol, la Horde d'Or. Ce pouvoir, converti une première fois au sunnisme de 1257 à 1267, devait s'imposer dans la steppe, au nord de la Caspienne et de la Mer Noire. Il installa sa capitale sur la basse Volga et repoussa les Russes chrétiens vers la forêt septentrionale.

Fin du califat 'abbâsside et recomposition des espaces en Méditerranée orientale

45 En 1257, l'Empire mongol dépêcha pour la première fois une armée vers l'Orient arabophone. Conduite par Hûlâgû, dont la femme était chrétienne nestorienne, l'armée mongole et ses alliés musulmans chi'ites et arméniens chrétiens envahirent l'Iran, l'Iraq et prirent Bagdad en 1258, mettant fin au califat abbâsside. L'Iraq, dont le sort avait déjà été lié à celui de l'Azerbaïdjan et de l'Iran sous les grands Saljoucides, devait connaître le même sort sous l'Etat Il-Khânide, fondé par Hûlâgû.

46 A l'inverse, la Syrie centrale, Alep, Homs et Damas, occupée en 1260 par les Mongols, fut libérée la même année par les Mamelouks venus d'Egypte, qui écrasèrent les alliés de Hûlâgû à 'Ayn Jâlût en Palestine. Les Mamelouks, esclaves militaires turcs des princes ayyoubides, successeurs de Saladin, avaient remplacé leurs maîtres au Caire. Quand ils eurent chassé les Mongols de Syrie, ils y prirent également la place des princes ayyoubides locaux. Les Francs de Palestine et de Syrie avaient facilité la victoire des Mamelouks sur les Mongols et leurs alliés arméniens. De son côté, Berké, chef de la Horde d'Or, hostile à Hûlâgû et rompant pour la première fois la solidarité mongole, avait envoyé aux Mamelouks des troupes qui combattirent aux côtés des musulmans à 'Ayn Djâlût et il se reconnut vassal du Sultan mamelouk du Caire. L'Egypte et la Syrie, à nouveau unifiées, furent gouvernées jusqu'en 1516-1517 par des sultans mamelouks. Les vestiges des Etats francs de Syrie ne représentaient plus un danger pour ceux-ci.

47 Chassés de Constantinople par les Croisés en 1204, les Byzantins, revenus dans leur capitale en 1261, contrôlaient à nouveau le trafic entre Mer Noire et Méditerranée. Leur bienveillance envers les deux nouveaux Etats sunnites de la Volga et du Nil facilita la signature en 1261 d'un traité de commerce entre eux; la Horde d'Or entretint des liens privilégiés avec l'Etat mamelouk, qu'elle fournissait en enfants-esclaves militaires. La conversion définitive de la Horde d'Or au sunnisme eut lieu sous le règne du khân Özbeg, 1312-1341. Bien avant cette date, une solidarité semblait réunir Mongols de la Volga, Turcs et Arabes sunnites de la Méditerranée contre les Ilkhâns mongols et les musulmans chi'ites ou sunnites d'Azerbaïdjan, d'Iraq et d'Iran.

48 Plus largement, un espace médian, est-méditerranéen, Horde d'Or, Byzance, Turcs d'Anatolie, Mamelouks, s'interposait entre d'une part, le dynamisme grandissant de l'Europe ouest-méditerranéenne, relayé en Anatolie par la petite Arménie, et d'autre part, la mosaïque d'Etats nés de la décomposition du premier Empire mongol en Asie, dominés par les Il-Khânides. Vers 1280, à Konya, des seigneurs turcomans, alliés des Mamelouks et hostiles aux Il-Khânides, rédigent pour la première fois leurs proclamations officielles non en persan mais en turc. Jusqu'alors idiome domestique de la majorité des musulmans d'Anatolie, le turc acquérait ainsi le statut de langue littéraire qui fut le sien sous la dynastie ottomane.

Ré-iranisation de l'Asie musulmane sous les Ilkhâns

49 Le monde iraqo-iranien était demeuré, quant à lui, soumis à l'Empire des Ilkhâns, princes mongols souvent bouddhistes et mariés avec des princesses chrétiennes. établis autour de Tabrîz et de Maraghé, au sud-ouest de la Caspienne, région où vivaient de nombreux Turcs depuis le XIe siècle, très opposés à la Horde d'Or, les Ilkhâns se rapprochèrent des Croisés et des États du Pape. Venise avait une influence prépondérante à Tabrîz, alors que les Gênois, installés en Crimée, étaient en relation avec la Horde d'Or. Après la mort en 1294 de Qoubilaï, le grand Khân des Mongols, le lien entre les Il-Khânides et la Chine mongole se relâcha. A partir de 1295, sous Ghâzân/Mahmûd, les souverains Il-Khânides qui dominaient l'Iraq, l'Iran et le littoral nord du Golfe, furent tous musulmans, les bouddhistes durent pour la plupart quitter le pays. Leurs temples furent transformés en mosquées. Les Mongols chrétiens se convertirent à l'Islam. Le mongol fut abandonné comme langue courante au profit du turc, le persan demeurant la langue de culture, l'arabe n'étant plus que la langue religieuse. Ghâzân, mort en 1304, avait réorganisé l'Iran avec l'aide de conseillers musulmans ou juifs. La *sharî'a,* la loi islamique, remplaça le *yasa,* la coutume mongole. Au début du XIVe siècle, les Il-Khânides entretinrent moins de contacts avec l'Occident chrétien qui s'efforçait plutôt de convertir la Horde d'Or.

50 Vers 1307, une nouvelle capitale fut fondée à Sultânieh, à côté de Qazwin. L'Ilkhân Oldjeïtu se convertit vers 1310 au chi'isme et persécuta les sunnites, renforçant l'hostilité des Mamelouks contre cet ennemi de leurs alliés de la Horde d'Or. Il mourut en 1316 et s'ouvrit une époque de désordres intérieurs. Le nouveau *khân* conclut en 1323 une paix avec les Mamelouks, prenant acte d'un partage de fait de l'Asie occidentale entre un espace musulman d'expression iranienne, souvent dominé par des souverains de sympathie chi'ite, et un monde arabe et turc, très majoritairement sunnite. Le khân put ainsi résister quelque temps aux attaques de la Horde d'Or mais, entre 1344 et 1357, le royaume d'origine Il-Khânide, affaibli par les tendances autonomistes des provinces périphériques, finit de se dissoudre sous les coups de celle-ci.

51 Ce fut une époque de grand brassage culturel. La culture iranienne refleurit et influença la cour Il-Khânide. La liaison étroite avec la Chine par la Route de la Soie et par les

jonques qui naviguaient jusque dans le Golfe ancra la vocation asiatique de l'Iran occidental et y suscita, ainsi qu'en Jazîra, un renouveau artistique et littéraire, aussi réel chez les chrétiens nestoriens et jacobites que chez les chi'ites.

52 Anatolie exceptée, dans tout l'espace asiatique musulman non arabophone ainsi qu'en Iraq, un grand nombre de regroupements étatiques de natures, de langues et de tendances religieuses, sunnisme ou chi'isme imâmite, variées, virent le jour. A l'inverse, autour de la Méditerranée orientale d'expression arabe ou turque, l'unité autour du sunnisme fut plus réelle et les Etats plus vastes et plus stables.

Les débuts de la conquête ottomane

53 Après la disparition du sultanat saljoucide de Rûm en 1301, l'Anatolie turque, à la lisière de l'Etat Il-Khânide mongol, avait été partagée entre des petites seigneuries, *beyliks,* vivifiées par l'arrivée constante de nouveaux nomades turcomans. Aux alentours de 1300, l'émirat d'Osman/'Uthmân s'établit en Bythinie, au nord-ouest de la péninsule, en lisière des dernières terres byzantines de Brousse. Pendant la première moitié du XIVe siècle, il profita de l'effondrement des Il-Khânides pour se développer en Anatolie centrale et de l'affaiblissement de Constantinople pour occuper les places fortes byzantines d'Asie, atteindre la mer de Marmara, puis la franchir pour s'emparer de Gallipoli en 1354. Le petit fils d'Osman, Murâd Ier, était vainqueur des Serbo-bosniaques à Kosovo en 1389. Il avait soumis la majorité des provinces chrétiennes des Balkans et tendait sa toile autour des vestiges de l'Empire byzantin qui se réduisait peu à peu à la seule ville de Constantinople. Bâyazîd 1er/Bajazet, son fils, finissait d'annexer la Bulgarie, puis menaçait la Hongrie, écrasant à Nicopolis en 1396 la croisade de Sigismond, et assiégeait Byzance. En même temps, il étendait sa domination sur la presque totalité de l'Anatolie, atteignant le cours de l'Euphrate.

54 Constantinople était sur le point de tomber, la naissance d'un nouvel Etat sur le modèle de l'Empire byzantin, englobant la Roumélie (les Balkans sous domination ottomane) et l'Anatolie jusqu'aux frontières de l'Iran semblait imminente. L'attrait des Ottomans pour l'Egypte et la Syrie mamelouks, de culture arabe, de même que le désir d'intervention dans l'ensemble iraqo-iranien, de culture persane, étaient évidents.

Tamerlan et la dernière vague turco-mongole

55 L'ambition ottomane fut brutalement brisée par l'invasion turco-mongole de Timûr Lang/Tamerlan qui, depuis plus d'un quart de siècle, tentait de reconstituer l'Empire de Genghis Khan. Bajazet, vaincu à la bataille d'Ankara en 1402, mourut en captivité. C'est en s'appuyant sur la fidélité des sujets chrétiens de Roumélie que l'Etat ottoman put reconstituer ses forces. A sa mort en 1451, Murâd II, le petit fils de Bajazet, avait reconstitué et élargi le territoire tenu par son grand-père avant sa défaite. En 1453, son fils Mehmed II put enfin réaliser le rêve de tous les souverains musulmans depuis le calife 'Umar, prendre Constantinople et l'annexer au *Dâr al-Islâm*. Sous Selîm Ier, petit fils de Mehmed II Fatih, l'ambition impériale des Ottomans s'affirma. Face à lui, deux pouvoirs musulmans, les Mamelouks sunnites de Syrie et d'Egypte et les Safavides chi'ites d'Iran, bornaient ses ambitions. Comme Byzance autrefois, la supériorité de l'armement, notamment ici de l'artillerie, la discipline et l'entraînement rigoureux des soldats, en particulier de l'infanterie, assurèrent à Selîm une victoire aisée sur des escadrons de mamelouks, cavaliers courageux mais demeurés attachés aux armes blanches et aux traditions médiévales.

La réussite de la conquête islamique

56 Le Moyen-Orient, l'espace qui nous intéresse ici, étant totalement islamisé à la fin du XVe siècle, il faut laisser de côté le récit des conquêtes et analyser les événements survenus pendant le premier millénaire de l'hégire, à travers un autre approche. Pourtant, avant de quitter ce chapitre des conquêtes, l'historien doit s'interroger sur les motifs de leur réussite rapide et de l'attachement durable à l'islam marqué par les populations concernées, tant en Afrique méditerranéenne qu'en Asie occidentale.

57 Du fait des contrastes de paysages, montagnes, oasis, littoraux étroits, séparés entre eux par des steppes arides ou par de véritables déserts, une multiplicité de cultures avaient été développées dans ces régions par des ethnies de provenance très variées. Réfugiés dans les campagnes ou dans des cantons au relief inaccessible ou encore dans les grandes migrations du nomadisme, ces groupes humains n'avaient pas adhéré massivement au consensus intellectuel et social hellénique, hellénistique, romain puis byzantin d'empires urbains très intégrés culturellement, notamment par le culte religieux. L'impérialisme perse, fondé sur le mépris et l'exploitation des populations paysannes par une aristocratie fière de sa supériorité et peu intégratrice, avait été également rejeté. Ces populations humiliées trouvèrent dans l'islam ce qu'elles attendaient depuis un millénaire, une large tolérance quant à la pratique religieuse pourvu qu'elle soit monothéiste, quant à la vie familiale, quant au mode d'habitat et à l'exercice du métier, c'est-à-dire tout ce qui leur tenait réellement à coeur. En contrepartie, les non-musulmans devaient accepter un prélèvement important sur leurs revenus et renoncer à tout accès institutionnel au pouvoir politique et à l'exercice des armes. Cela ne représentait aucun sacrifice particulier pour des chrétiens non chalcédoniens ou pour des juifs qui n'avaient jamais été considérés comme des sujets à part entière par les dirigeants byzantins. Quant à tous ceux qui se convertirent l'islam, prier, le vendredi, en longs rangs parallèles derrière le calife ou son représentant, dans l'espace non hiérarchisé des grandes mosquées, les plaçait immédiatement dans le camp des vainqueurs et du groupe dominant. C'est pourquoi, quand, très tôt, des querelles théologiques, juridiques ou politiques divisèrent les musulmans, aucun des révoltés contre l'islam officiel ne songea à renier la révélation coranique mais simplement à l'interpréter à sa façon, pour faire triompher sa conception des rapports humains, conception souvent très influencée par la résurgence d'une identité culturelle locale préislamique.

La fracture intime

58 Il faut donc reprendre le déroulement chronologique du temps écoulé depuis l'hégire, non plus à travers le récit de l'extension progressive du domaine islamisé et de l'entrée en lice de nouveaux peuples mais pour analyser le processus complexe des motifs endogènes de fragmentation en sous-espaces plus homogènes de ce domaine trop vaste pour être définitivement unifié.

Le statut variable des espaces

59 La délimitation d'un territoire peut être stable à travers le temps, c'est le cas de l'Egypte qui, après comme avant l'hégire, conserva les mêmes frontières et ne fut qu'exceptionnellement soumise à un découpage interne. Elle peut être à l'inverse extrêmement flottante, les frontières internes de l'Afrique du Nord, surtout pour sa partie médiane correspondant à l'Algérie actuelle, furent très longues à se mettre en place. Il en est de même des principautés se partageant les territoires montagneux entre la Syrie, l'Iraq et le Caucase, principautés dont les frontières, malgré la présence du noyau dur arménien, furent constamment remaniées. Il en est de même pour celles situées au sud de l'Iraq, en bordure du Golfe et au sud-ouest du Zagros. Au contraire, le Yémen

représente un espace fortement identifié, alors même qu'il était soumis à des luttes internes violentes et que ses frontières septentrionales et orientales ont varié à travers le temps.

60 Très tôt, les géographes arabes constatèrent que les montagnes élevées, d'accès difficiles, délaissées jusqu'au XIe siècle par les seigneurs de la guerre arabes, jouaient le rôle de conservatoire des religions oubliées ou de refuge des sectes minoritaires.

61 Quant à l'appropriation des espaces steppiques fréquentés par des nomades ou des semi-nomades, elle ne fut jamais définitive; les espaces pouvaient être partagés entre plusieurs groupes tribaux ou plusieurs ethnies selon les saisons de l'année solaire. C'est pourquoi les guerres entre pouvoirs, institutionnalisés ou non, concernaient avant tout les terroirs cultivés, plaines et plateaux bien arrosés par la pluie ou terres irriguées, producteurs d'une rente fiscale abondante, ainsi que les villes, centres de commerce et donc de taxations indirectes.

62 Contrairement à l'Europe, où un pays est borné sur sa périphérie par des frontières mitoyennes qui ne laissent aucun espace vacant entre Etats, la principauté musulmane médiévale était identifiée par son centre, sa ville capitale qui souvent lui donnait son nom. Sa périphérie, délimitée par la capacité de rayonnement militaire, économique, social de cette cité, pouvait varier selon les époques, les espaces contrôlés croître ou décroître, les frontières réelles s'éloigner ou se rapprocher. Comme il en était de même pour le centre de pouvoir étranger le plus proche, cela laissait la place pour un large tissu interstitiel soumis à une faible attraction des deux centres, où il était loisible à des populations sortant des normes généralement admises de vivre en paix.

Le réveil culturel de l'Iran grâce à l'islam

63 La réussite rapide de l'islam s'explique, nous l'avons vu, par l'idéal de rassemblement qu'il prônait. L'unicité divine est le roc sur lequel est fondée la révélation coranique. Maintenir la cohésion de l'*umma*, la communauté des croyants, est une prescription disciplinaire centrale: "et cramponnez-vous ensemble à la corde (ou au pacte) de Dieu et ne soyez pas divisés, rappelez-vous le bienfait de Dieu sur vous, lorsque vous étiez ennemis, Dieu rétablit la concorde dans vos coeurs" (*Coran,* sourate 3, verset 102). Or, les schismes qui ont divisé cette communauté furent précoces, nombreux et souvent durables. Contrairement à ce que connut le christianisme, les controverses ne portèrent pas essentiellement sur la théologie, définition et délimitation du divin, mais sur les rapports religion/pouvoir, légitimation, contestation, succession du califat, partage des domaines respectifs de la législation coranique, *sharî'a,* et de la réglementation régalienne, *qanûn.* Un rappel rapide des grands épisodes ayant opposé les musulmans entre eux fait apparaître, sous un discours religieux d'hérésiographie, la prégnance d'identités culturelles préislamiques géographiquement identifiables.

Musulmans d'Iraq et musulmans de Syrie s'affrontent à Siffîn

64 Il faut revenir à la fracture originale qui divisa l'*umma,* cette "nation" musulmane fondée à Yathrib-Médine par Muhammad entre 622 et 632. Les *Ansâr,* arabes yéménites ou juifs de Yathrib convertis à l'islam, voulaient, pour des motifs de piété affective, réserver la succession de Muhammad à son cousin 'Alî, époux de sa fille aimée Fâtima. Les *Muhâjirûn,* immigrés venus de La Mecque, étaient partisans, pour permettre de nommer le plus apte politiquement à mener la Communauté, d'un choix plus large à l'intérieur de Quraysh, la tribu maîtresse de leur cité d'origine. Ils obtinrent en 632 la désignation, comme calife successeur du prophète, d'Abû Bakr, qurayshite, père de 'Aysha, l'épouse préférée du prophète mais sans parenté de sang avec Muhammad. Cette faille s'accentua lors de la

succession d'Abû Bakr en 634, puis lors celle de 'Umar en 644, également qurayshite père d'une épouse du prophète, toutes deux réglées par le parti mecquois. De 644 à 656, le règne d'un époux successif de deux filles de Muhammad, 'Uthman, issu des 'Abd al-Shams, clan dominant traditionnellement Quraysh et lointainement parent de Hâshim, le clan du prophète, vit ces oppositions, jusque-là dissimulées à la majorité des fidèles, se manifester publiquement. Des provinces prirent parti pour ou contre le calife et le meurtre du calife en 656 fut perpétré par des musulmans convaincus. La désignation comme successeur de 'Uthmân de 'Alî, très proche parent par le sang de Muhammad et père des seuls petits enfants de celui-ci, marquait un abandon de la prudence politique qui avait prévalu jusque là. 'Alî rompit avec une autre tradition califale en conduisant lui-même la bataille dite "du chameau" contre 'Aysha, la veuve du prophète, et contre l'aristocratie mekkoise, en choisissant une nouvelle capitale, Kûfa en Iraq, sortant définitivement de la péninsule arabique la légitimité politique de l'islam.

65 L'année suivante, en 657, 'Alî, à la tête de contingents arabes d'Iraq, s'opposa à Siffîn au cousin de 'Uthmân, Mu'awiyya, gouverneur de Syrie, soutenu par des troupes issues de cette province. L'abandon par 'Alî de l'option militaire provoqua la "sortie" de ses plus chauds partisans, puis l'échec de la tentative d'arbitrage donna naissance aux califats simultanés de 'Alî à Kûfa et de Mu'awiyya à Damas, situation qui prit fin par l'assassinat de 'Alî en 661.

66 Les grands courants qui structurent l'islam jusqu'à nos jours étaient nés moins de trente ans après la mort de Muhammad. Il fallut cependant près d'un siècle, c'est-à-dire toute la durée du califat omayyade de 660 à 750, pour que le sunnisme, le chi'isme et le kharidjisme s'identifient définitivement et se dotent d'un premier corpus de doctrines religieuses et politiques.

67 La localisation de chaque grande tendance de l'islam n'était pas encore géographiquement univoque. Pourtant, malgré la domination du sunnisme sur le grand port de Basra, le chi'isme commençait à privilégier le bas Iraq, une terre sanctifiée par le martyre de l'Imâm 'Alî à Nadjaf, puis de son fils, l'Imâm al-Husayn à Kerbela. Des légendes attribuaient à l'un ou à l'autre une épouse descendant du dernier souverain sassanide, de même que le premier empereur sassanide avait invoqué une alliance avec une princesse impériale parthe. Le chi'isme chercha de plus en plus, dans le millénaire qui suivit, à légitimer des racines iraniennes pré-islamiques.

68 A l'inverse, les Omayyades de Damas adoptaient pour le Dôme du Rocher un plan de *martyrium* identique à celui de Saint Siméon, et un plan basilical de modèle romain pour les mosquées de Jérusalem et de Damas. Ils recoururent à des ouvriers chrétiens, grecs ou coptes, pour orner ces trois monuments de mosaïques de facture byzantine. Ils accentuèrent ainsi leur revendication de successeurs du dernier grand Empire méditerranéen, celui de Byzance.

69 Les groupes schismatiques, dressés contre la "monarchie" omayyade, eurent un enracinement territorial toujours très marqué. Les convertis non arabes, *mawâlî,* revendiquèrent très tôt l'intégration à statut égal à la communauté des croyants. Ceci leur étant refusé, ils prirent acte de leur différence et, loin d'abandonner l'islam, ils se choisirent de nouveaux dogmes, proclamèrent qu'ils étaient les meilleurs musulmans et que le reste de la communauté, qui refusait de les suivre, était hérétique.

La lente réapparition de l'opposition entre Asie et Méditerranée

70 La révolution 'Abbâsside, lancée en 747 au Khurâsân, dans l'ancien Empire sassanide, tout à l'est du monde musulman, la prétention des 'Abbâssides au califat publiquement proclamée à Kûfa, ville chi'ite, aboutirent en 750 à la chute du pouvoir omayyade. Le siège du califat abandonna Damas, ville très romanisée, et fut transféré en Iraq. Bagdad fut fondée en 762 sur le Tigre dans un site proche de deux anciennes capitales de l'Empire asiatique, Babylone et Ctésiphon.

71 L'Empire byzantin, cruellement émondé mais rajeuni, avait résisté à la conquête islamique et, de 635 à 1071, représenta la premier ennemi de l'Orient arabe. Désigné en arabe sous le terme de *Rûm*/Rome, il continua à assumer le rôle d'un Empire méditerranéen, irrémédiablement étranger, incompréhensible et hostile aux Orientaux. Au contraire, l'Empire sassanide, l'adversaire de trois siècles des Byzantins, avait disparu, détruit par les Arabes. Peu à peu, une substitution de référence s'accomplit en Iraq et en Iran. Face à Rome, l'ennemi éternel, l'Empire musulman devait assumer l'héritage de l'Empire sassanide et de tous les empires asiatiques précédents. L'appel aux racines centre-asiatiques, iranienne, indienne ou touranienne fut toujours très fort.

L'héritage culturel asiatique l'emporte sur le legs grec

72 Le mouvement s'amplifia au Xe siècle dans les cités du plateau iranien. Des musulmans, sunnites mais surtout chi'ites, tout-à-fait à l'aise dans leur islam, s'efforcèrent de consigner les récits concernant les souverains sassanides. Ils rédigeaient dans cette langue persane, désormais facile à écrire et à enseigner grâce à l'usage de l'alphabet arabe. Le plus célèbre fut Firdawsî, auteur du *Shah Nameh*. Fiers d'un passé susceptible à leurs yeux d'enrichir la conscience islamique bien davantage que les interminables joutes oratoires des poètes arabes païens, ils cherchèrent à mettre en évidence la prééminence et la diversité de l'ancienne culture du centre de l'Asie sur l'ignorance des Arabes de la *Jâhiliyya.* L'Inde avait fourni les inestimables trésors de ses temples, sa science mathématique et astronomique, la sagesse de ses ascètes, inspirant les soufis. L'Iran offrait le modèle de souverains dévoués à la cause de leurs sujets, dans leur volonté d'administrer leurs Etats avec ordre et équité et leur souci de défendre le faible, le déshérité, l'opprimé contre la violence du fort. De ce modèle, s'inspiraient responsables de *dîwân* et vizirs. Quant à la steppe asiatique, elle tenait sa place dans cette légende, car elle fournissait à l'islam le sang toujours renouvelé de ses hommes de guerre. Seule, cette religion permettait de transformer les Turcs, sauvages et brutaux, en guerriers du *jihâd,* pieux protecteurs armés du peuple musulman. Ce fut dès le IXe siècle le modèle du cavalier d'élite, délié de toute attache humaine hors de la citadelle, ce fut au XIe siècle celui du Sultan saljoucide, librement entré au service de l'islam. Aux XIIIe et XIVe siècles, les maîtres-esclaves mamelouks, arrachés enfants à la steppe et devenus de pieux musulmans, s'opposèrent avec succès aux Mongols, sortis de cette même steppe pour détruire l'islam.

73 En face, l'Occident avait à offrir comme modèle la philosophie spéculative de Platon et d'Aristote, la gnose néo-platonicienne des juifs d'Alexandrie, les savoirs hellénistiques, médecine, géographie, astrologie, cosmographie. Pourtant, tout cela n'intéressait qu'une étroite élite cultivée de financiers imâmites ou mu'tazilites, ou encore de médecins, frottés quotidiennement aux juifs et aux chrétiens.

74 Un géographe arabe originaire de Jazîra, Ibn Hawqal, put écrire au milieu du Xe siècle que grâce aux Arabes et à l'islam, l'*IranShâhr,* l'Empire d'Iran, s'était, pour la première fois dans l'histoire, étendu sur tout le littoral sud de la Méditerranée et avait porté sa

frontière occidentale sur le littoral de l'Océan Atlantique, en Andalus et en Afrique du Nord.

Autonomie politique précoce du Maghreb arabe

75 Dans la réalité, les choses étaient moins claires. Dès l'installation d'un pouvoir omayyade en Andalus, vers 760, les liens entre cette province et Bagdad se détendirent totalement. La naissance au IXe siècle en Afrique du Nord de principautés kharijites, violemment opposées au califat traditionnel, le rôle politique que jouaient au Maghreb occidental les descendants du Prophète (le calife 'abbâsside al-Hâdî, 785-786, ayant réprimé durement la révolte de Médine, provoqua le massacre de Fakhkh et la fuite au Maroc d'un chérif qui fonda en 788 la dynastie princière idrîside hasanide), puis l'installation au début du Xe siècle en Tunisie actuelle du pouvoir fatimide, dont la vocation était de remplacer à la tête du monde musulman la dynastie honnie des 'abbâssides, furent autant d'étapes jalonnant l'autonomie d'un islam d'Occident qui ne voulait recevoir aucun ordre d'Iraq. La coupure en deux de la Méditerranée musulmane vers 930 évoquait la division de Rome entre un Empire d'Occident et un Empire d'Orient. Les musulmans d'Occident combattaient quotidiennement les chrétiens occidentaux mais entretenaient souvent de meilleures relations avec les Byzantins, qui furent mis à contribution pour installer les splendides mosaïques de la Mosquée de Cordoue.

Première division du califat au Xe siècle

76 Dès le début du IXe siècle, l'indépendance politique de l'Andalus et du Maghreb avait été implicitement acceptée par les 'Abbâssides. Au cours du IXe et du Xe siècle la plus grande partie des territoires musulmans d'Orient, excepté l'Iraq, acquirent à leur tour une autonomie politique et fiscale à peu près complète à l'égard de Samarra, puis de Bagdad. Pourtant, jusqu'en 910, il n'y eut qu'un calife et son nom était prononcé le vendredi à midi sur tous les minbars de l'islam à part dans quelques mini-Etats kharidjites, et il figurait sur nombre de dinars, même frappés très loin de l'Iraq.

77 En 910, un calife fatimide chi'ite ismaélien fut proclamé en Ifriqiya, l'actuelle Tunisie; plus tard, il se transporta en Egypte où la ville du Caire fut fondée pour lui en 969. Dès le XIe siècle, le dynamisme du Caire, inséré au coeur des grandes routes commerciales d'Espagne et du Maghreb, de la Méditerranée à la Mer Rouge et à l'Inde, contrastait avec l'enlisement de Bagdad, une des premières mégalopoles de l'histoire, en proie à l'asphyxie des voies urbaines et à l'insécurité récurrente.

78 Prenant exemple sur les Fatimides, en 929, les Omayyades de Cordoue, quoique sunnites comme les 'Abbâssides, se proclamaient à leur tour califes. Ce titre était abandonné par eux dès 1031 et malgré quelques tentatives vite vouées à l'échec en Arabie et en Afrique du Nord, l'unité de l'autorité morale du calife de Bagdad comme héritier du prophète Muhammad, garant de la loi islamique, devait persister jusqu'en 1258.

Retour à un dispositif ternaire en Orient arabe au Xe siècle

79 Avant même l'installation du pouvoir fatimide en Ifriqiya, une autre fracture, déjà annoncée plus haut, était réapparue à l'est de la Méditerranée. A partir de 868, l'Egypte d'Ibn Touloun avait affirmé son désir d'autonomie envers la capitale 'abbâsside, Samarra, où pourtant ce gouverneur turc avait été élevé. Ibn Touloun mit la main sur la Syrie et sur la Cilicie et tenta de faire proclamer par les hommes de religion qu'il avait rassemblés à la mosquée des Omayyades de Damas que le calife 'abbâsside devait quitter l'Iraq, province en perdition, pour s'établir à Misr-Fustât, en bordure du Nil. Ce projet de transfert échoua et les descendants d'Ibn Touloun perdirent le pouvoir. Les 'Abbâssides reprirent pied en Egypte, mais rapidement un ancien officier toulounide, l'Ikhshîd, rétablit un pouvoir

autonome en Egypte et en Syrie centrale et méridionale. Quand son esclave, l'eunuque noir Kafour qui avait conduit la principauté après lui, mourut, les Fatimides vinrent de Tunisie occuper l'Egypte et la Syrie, qui continuèrent à échapper à l'autorité 'abbâsside. La ville du Caire qu'ils avaient créée en 969 à proximité de Misr Fustât connut un développement rapide, éclipsant Bagdad.

80 Un Empire médian allant de l'Euphrate, redevenu frontière orientale, à la Tunisie occidentale, tenait le littoral Est et Sud de la Méditerranée et la majeure partie de la péninsule arabique. En face, Byzance, en phase d'ascension militaire de 950 à 1025, s'étendait de l'Anatolie à la Sicile. L'Iraq et l'Iran étaient entre les mains d'une famille de shâhs daylamites, les Bouyides, chi'ites et iranophones, protecteurs auto-proclamés du calife 'abbâsside de Bagdad, sunnite et arabophone. On se trouvait dans la configuration ternaire décrite plus haut.

81 Les liens étroits qui s'étaient établis sous les Toulounides au IXe siècle entre l'Egypte et la Syrie centrale et méridionale se renforcèrent régulièrement par la suite. De 870 à 1516, à l'exception de la période 1075-1171, marquée par l'arrivée dans la province des Saljoucides puis des Croisés, la Syrie fut à peu près constamment gouvernée par un régime installé à Fustât puis au Caire, Toulounides, Ikhshidides, Fatimides, Ayyoubides, Mamelouks. La tutelle de l'Egypte pouvait s'étendre sur l'ensemble de la Syrie et de la Jazîra ou simplement sur la Syrie centrale et méridionale ou Palestine. Même pendant le siècle 1075-1171, les rapports commerciaux, culturels, sociaux demeurèrent toujours étroits.

82 A partir du Xe siècle, la Syrie s'éloigna de plus en plus de l'Iraq. En effet, concentrant leurs efforts sur l'Iraq, l'Iran et Azerbaïdjan, les grands Saljoucides ne s'intéressèrent guère à la Syrie et à l'Anatolie après la mort de Malik Shâh en 1092. Quand les Croisés envahirent la Syrie, leur réaction militaire fut médiocre et les délégations damasquines qui allaient à Bagdad quérir l'aide du calife et du sultan contre les Francs ne recevaient que de bonnes paroles. Le Turc Zankî, installé à Mawsil, décidé à chasser les Croisés du Dâr al-Islâm, comprit qu'il lui fallait d'abord unifier la Syrie. Il n'y parvint pas mais son fils Nûr al-Dîn, renonçant aux possessions en Jazîra, refit l'unité de la Syrie et proclama Damas capitale de la Contre-Croisade. Il ne reçut aucune aide des 'Abbâssides ni des Saljoucides. Son général, le Kurde Salâh al-Dîn, réunifia Egypte et Syrie en 1171 et put, grâce à cette conjonction des deux provinces, infliger aux Croisés, en 1187, la défaite décisive de Hattîn, récupérer Jérusalem et une grande partie de la Palestine et de la Syrie croisée. Pour son entrée à Jérusalem, il reçut de chaudes félicitations de la part du basileus byzantin alors qu'à la même époque, il eut à affronter la jalousie et l'hostilité du calife 'abbâsside de Bagdad.

La chute de Bagdad en 1258 met fin à l'unité califale

83 Le califat 'abbâsside fonctionnait en Iraq de façon ininterrompue depuis 750 quand la cité fut menacée en 1257, pour la première fois de son histoire, par une armée non musulmane, celle du chef mongol Hûlâgû. La ville fut prise, nous l'avons dit, au début 1258. Le calife et son fils furent tués et il n'y eut aucun successeur à Bagdad. Un membre de la famille 'abbâsside, réfugié au Caire, se vit offrir par les Mamelouks un pseudo califat.

84 En fait, 1258 avait marqué l'achèvement réussi du processus de séparation radicale entre deux conceptions de l'islam, processus commencé à Siffîn. Le projet, entrepris par Ibn Touloun vers 870, d'offrir à l'Egypte la maîtrise de la décision politique et religieuse sur le sunnisme, aboutissait enfin à son terme. Le centre de gravité de l'islam d'expression

arabe revenait dans l'ancien Empire méditerranéen et les terres iraniennes ou turques de l'ancien Empire asiatique s'en détachaient définitivement.

85 L'Etat Il-Khânide créé par les successeurs de Hûlâgû s'opposait tout à la fois à la Horde d'Or, aux Turcs d'Anatolie comme à l'Egypte et la Syrie mamelouks. La vieille frontière entre Romains et Parthes ou entre Byzantins et Sassanides ressuscitait.

86 Les vagues successives des conquêtes avaient constamment ravivé la blessure douloureuse entre deux conceptions de l'islam, l'une plus impersonnelle, institutionnelle et légaliste, celle du sunnisme arabe et turc, l'autre plus sentimentale, incarnée, avide de justice et de vengeance, mystérieusement persuadée d'une action continue du divin, même après la mort de Muhammad, celle du chi'isme iranien.

87 L'affrontement entre l'Empire ottoman et l'Empire safavide au XVIe siècle devait achever de figer cette opposition et déterminer les nouvelles frontières entre Méditerranée et Asie.

Ottomans, Mamelouks et Safavides

88 L'Empire safavide, premier Empire iranien musulman chi'ite, naquit d'un double paradoxe; le fondateur du mouvement religieux soufi qui fournit la première idéologie religieuse de ses initiateurs fut un sunnite chaféite, Safî al-Dîn al-Ardaîlî, originaire du Kurdistan persan, mort en 1334. Quant au premier chef de cet Etat, ce fut un Turc, Ismâ'îl Ier, 1487-1524, qui s'appuyait sur des tribus turcomanes, ralliées à la voie mystique safavide.

89 Cette voie soufie avait eu des adeptes de l'Anatolie à Ceylan et de Syrie à la Perse orientale mais le centre du mouvement demeura le rivage de la Caspienne, l'Azerbaïdjan et l'est de l'Anatolie, région de bouillonnement religieux et intellectuel lorsqu'elle fut le siège des capitales des Il-Khânides, très tolérants successeurs de Hûlâgû. Dans la seconde moitié du XVe siècle, la secte avait évolué vers le chi'isme. Le signe en était cette coiffe rouge à douze côtes, symbole des douze imams qui faisait surnommer les adeptes tête rouge, *kizilbash*.

90 Ismâ'îl, s'appuyant sur sept mille combattants kizilbash qui, lui accordant une ascendance alide, le divinisaient, comme c'est de coutume dans le chi'isme exagéré, flattait en même temps l'aversion des Turcomans attachés au nomadisme à l'égard de l'administration trop bureaucratique et centralisée des Ottomans. Entré à Tabriz, l'ancienne capitale Il-Khânide, en 1501, il s'y fait couronner shâh. Dans les dix années qui suivent il conquiert la Jazîra, l'Iraq (Bagdad est prise en 1507) et la plus grande partie de l'Iran. Pour différencier radicalement l'Empire iranien de l'Empire ottoman qui le menaçait à l'ouest et des Turcs Uzbeks qui le harcelaient à partir de la Transoxiane, au Nord-Est, il imposa le chi'isme duodécimain comme religion d'Etat. Il fit appel à des *'ulamâ',* venus de Bahrayn et surtout du Jabal 'Amil, au sud Liban, pour convertir de gré ou de force une population persane qui, malgré les progrès du chi'isme à l'époque Il-Khânide, était encore majoritairement sunnite. Les cheikhs imamites libanais, tout d'abord réticents envers un chi'isme outrancier dans lequel ils ne se reconnaissaient pas, finirent par céder à la pression. Ils devaient imposer à l'Iran un dogme duodécimain très classique. Par la suite, le groupe de pression des *mujtahid* que suscitèrent leurs descendants, groupe de religieux opposés à la pratique politique safavide, devait susciter bien des difficultés au pouvoir. De même, quoique pratiquant personnellement le turc, langue dans laquelle il excellait comme poète, le shâh Ismâ'îl imposa à ses sujets l'usage du persan.

91 Ce pouvoir dut se confronter aux Ottomans, turcs sunnites, et fut vaincu en 1514 par le sultan Selîm à Tchâldîrân, au nord-ouest du Lac de Van. Le Sultan ne put conserver l'Azerbaïdjan. Le résultat de ce désastre safavide fut une rupture de l'alliance entre les Kizilbash turcomans et le shâh Ismâ'îl qui, ayant perdu son statut divin, dut désormais faire surtout appel aux Persans, pourtant qualifiés avec mépris de *Tâjîk* par les Turcs. Ce fut le shâh 'Abbâs (1571--1638) qui fonda définitivement l'Empire safavide, face aux Ottomans et face aux Uzbeks, et qui reprit la diplomatie active de ses prédécesseurs envers les puissances chrétiennes d'Europe occidentale.

92 Comme autrefois entre Byzantins et Sassanides, la guerre entre Ottomans et Safavides devait s'éterniser avec des fortunes variées. Ainsi, de 1534 à 1536, une difficile campagne permit aux Ottomans de conquérir l'Azerbaïdjan qu'ils ne devaient jamais tenir définitivement et qui conserve jusqu'à nos jours une culture mixte turco-persane. L'Iraq arabe (il existait également un Iraq *ajam,* perse) en fut souvent l'enjeu. Les Ottomans y réussirent mieux, notamment à Bagdad, qu'ils devaient tenir, malgré quelques périodes difficiles au XVIIe, puis au XVIIIe siècle (pouvoir autonome mamelouk à Bagdad, occupation temporaire de Basra par les Persans), jusqu'en 1918.

93 De son côté, au cours du XVIe et du XVIIe siècles, l'Etat safavide se modifia profondément, en grande partie par réaction contre l'Empire ottoman. Oubliant ses origines turques, il accentua le côté persan de la culture et continua à privilégier le chi'isme pour identifier plus nettement ses populations.

Arabes, Turcs et Iraniens redevables aux Turcomans de leur identité actuelle

94 Pour conclure, il faut remarquer combien est subtile et difficile à interpréter l'interaction entre les identités locales anciennes, les entrées sur le territoire musulman d'ethnies nouvelles et les interprétations fortement contrastées de la réévaluation muhammadienne dans la décomposition rapide des vieux Empires, puis dans la lente recomposition de nouveaux ensembles territoriaux, souvent encore en place aujourd'hui.

95 L'identité turque actuelle de l'Anatolie et de la Turquie d'Europe s'explique aisément puisqu'elle est l'héritage de l'entrée des Turcomans dans la région au XIe siècle, suivie de l'instauration du sultanat saljoucide de Rûm, puis de l'expansion au XIVe siècle de la jeune principauté ottomane sur l'autre rive de la mer Egée et de la mer de Marmara. ll est bien plus étonnant de constater que c'est à la domination des Turcs ottomans que l'Iraq doit son identité sunnite et arabe. Cette Mésopotamie, rattachée à l'ensemble asiatique iranien jusqu'au VIIe siècle de notre ère, puis du XIe au XVIe siècle, fut ainsi rattachée définitivement à la Méditerranée par les successeurs musulmans de Byzance. De même le désir d'unité arabe, manifesté à travers la Ligue créée au Caire en 1945, reprend un vieux rêve d'unité autour d'une culture et d'une religion dominantes, rêve autrefois byzantin, puis ottoman. On peut y lire une victoire relative, fragile et peut-être temporaire, de l'Empire méditerranéen dans la lutte millénaire qu'il mène conte l'Empire asiatique. Enfin, nous l'avons dit, ce sont des Turcomans soufis qui sont à l'origine de la renaissance, sur une large part de cet ancien Empire asiatique, d'un grand Iran, fier de sa langue persane et de son chiisme[1] .

Les grandes frontières ont peu varié en quatorze siècles

96 On peut résumer les principales modifications apportées depuis 634, début de la conquête islamique, jusqu'à nos jours, dans l'articulation des grands ensembles plus ou moins homogènes en Méditerranée et en Asie occidentale, en quelques constatations de bon sens. Le destin du littoral méridional et oriental de la Méditerranée s'est

définitivement séparé de celui du littoral occidental et septentrional entre le VIIe siècle et le XIIe siècle. La frontière entre Empire romain d'Orient et Empire romain d'Occident, toujours vivante dans les Balkans à cause de la mésentente entre slaves orthodoxes et catholiques, est moins visible au sud de la Méditerranée où l'on ne sait pas s'il faut étudier la Libye avec le Maghreb ou avec l'Egypte. La frontière du Taurus entre Anatolie et Cilicie, d'une part, et Syrie, d'autre part, s'est durcie à compter du XIe siècle et a perduré au niveau des populations et des langues pratiquées, même quand l'Empire ottoman s'étendait sur ces deux régions. Le destin du Sanjak d'Alexandrette montre que le tracé exact de cette fracture prête à contestation.

97 La très vieille frontière entre Empire méditerranéen et Empire asiatique qui, de façon quasi permanente de 550 avant Jésus-Christ à 634 après Jésus-Christ, passait sur l'Euphrate syrien, à l'ouest de la Mésopotamie, a disparu ou s'est déplacée à plusieurs reprises depuis cette date. La chaîne du Zagros a remplacé la steppe syro-iraqienne comme limite entre deux mondes très différents et souvent opposés. L'Iraq semble avoir rejoint, peut-être provisoirement, le monde méditerranéen, sunnite et arabophone alors qu'à plusieurs reprises, il avait été absorbé par l'ensemble iranien, persanophone et de sympathie chi'ite. Pourtant, là encore, nous sommes dans une phase d'activité tectonique et les marges septentrionales (Kurdistan) et méridionales (marais iraqiens, Khuzistan iranien) de la Mésopotamie et une grande partie du littoral du Golfe, Koweït, Qatar, Bahrayn, Oman, sont toujours l'enjeu de tensions entre ces deux vieux ensembles.

NOTES

1. Ce travail mériterait d'être repris et approfondi à partir d'analyses plus précises et mieux ciblées, en recourant à une équipe de spécialistes de chacune des époques et des régions concernées; et il devrait s'étendre au soufisme, qui a tissé des liens subtils et très résistants entre des communautés très éloignées, en suivant des itinéraires complexes et dissimulés au simple observateur. Ce fut un des agents culturels les plus structurants, générateur de sous-espaces à la géométrie très originale, dans le monde musulman après 1100.

RÉSUMÉS

Dans l'ensemble « monde musulman », le monde arabe forme un sous-ensemble important, autant comme noyau de référence religieuse et linguistique que du fait de sa population. D'où la nécessité de réfléchir sur l'origine des limites actuelles entre le territoire des pays arabes de celui des pays musulmans [virgule supprimée] non arabophones, iranophones, turcophones, etc. L'auteur traite de la période qui s'étend de la conquête arabe à l'instauration de deux vastes

empires, l'Empire ottoman, principalement autour de la Méditerranée, et l'Empire safavide, en Asie continentale, au début du XVIe siècle. Il montre que s'est perpétuée, dans l'espace arabophone, la vieille opposition entre Méditerranée orientale et Méditerranée occidentale, apparue sous l'Empire romain. La frontière sur laquelle Ottomans sunnites et Safavides chiites allaient s'affronter du XVIe au XVIIIe siècles est quant à elle parfois superposable à celle ayant vu Grecs, Royautés hellénistiques, Romains et Byzantins s'opposer aux Perses ou aux Parthes. Plusieurs cartes aident à retracer cette succession d'espaces culturels et géopolitiques sur deux millénaires, mettant en évidence continuités et ruptures.